Zeitschrift: Théologie et philosophie : compte-rendu des principales publications scientifiques à l'étranger

Band: 4 (1871)

Bibliographie: Revues

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 20.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Chap. LI « Cherchons le pardon pour tout ce que nous aurons pu pécher (séduits) par un des adhérents de l'adversaire. » Des registres des noms propres et appellatifs augmentent l'utilité de cette édition.

REVUES.

DEUX EXTRAITS DU KIRCHENFREUND DE 1869.

Le *Kirchenfreund,* de Berne, représente une tendance opposée aux *Reformblätter* dont nous avons précédemment entretenu les lecteurs du *Bulletin théologique.* Les deux articles suivants nous ont paru mériter une attention spéciale.

I. *Position du chrétien et en particulier du théologien en face de l'opinion publique* (15 pages), par M. *Krauss.*

« A bas le respect, à bas l'autorité! » ces mots peuvent résumer notre mouvement social, politique et ecclésiastique. Qu'on ne s'en étonne pas; pour beaucoup, en effet, protestantisme est devenu synonyme de négation de toute autorité. Et cependant, singulière inconséquence, ceux qui le disent se soumettent volontiers à une autre autorité moins fondée encore: l'opinion publique. Cette puissance-là est partout, et elle n'est nulle part; il serait aussi funeste de l'accepter en aveugle que de la rejeter complétement. L'histoire nous la montre accomplissant tantôt des crimes, tantôt des choses utiles et grandes; nous ne saurions trancher la question de savoir si on lui doit plus de bien que de mal. Un examen attentif de chaque cas pourrait seul fournir la réponse. Ce qui est certain, c'est que le doute en pareille matière est déjà une atteinte à l'autorité de l'opinion publique, car c'est admettre des principes généraux de droit, de vertu, de vérité, supérieurs au jugement porté par la foule.

L'opinion publique existe parce qu'elle est une nécessité. On parle, on discute aujourd'hui sur une quantité de sujets; mais comme beaucoup d'esprits ne vont pas jusqu'au fond des choses, il est heureux, pour leur faiblesse qu'il y ait une opinion générale à laquelle ils puissent se ranger. Il suit de là qu'un homme restera esclave de cette suprême autorité aussi longtemps qu'il n'aura pas conquis une pleine indépendance de caractère par une vie spirituelle digne de ce nom. Le travail intérieur et moral pour s'affranchir des passions sera tou-

jours la source du progrès et de la liberté. Un esprit sensé n'acceptera jamais un jugement par la raison seule que c'est celui du grand nombre, et il le fera d'autant moins qu'il sera plus libre d'ambition et de vanité.

Qu'on veuille bien le remarquer : nous n'entendons point faire son procès définitif à la puissance que nous subissons tous, dans de certaines limites.

Ainsi, lorsqu'un siècle a conscience de la tâche que Dieu lui donne, il se forme une conviction générale, sujette à mille fluctuations, sans doute, mais ayant néanmoins une base solide sur laquelle s'édifie l'opinion publique, en sorte que cette dernière ne se constitue pas arbitrairement, mais qu'elle découle des facteurs mêmes de l'histoire.

Cela dit, rappelons que la position du chrétien en regard des choses et des idées n'est pas celle du philosophe, par exemple. Celui-ci cherche la vérité, le chrétien la possède; il montre que pour lui rien n'est plus sacré que la Parole de Dieu, sans se laisser influencer ni par des opinions particulières ni par le jugement du public. De ce qu'une chose est affirmée par ses contemporains il ne tirera par la conclusion qu'elle est vraie, mais il recherchera les causes qui ont pu lui conquérir l'assentiment du grand nombre. Ce devoir incombe surtout à ceux qui ont un caractère officiel au milieu de leurs concitoyens ; il leur importe plus qu'à d'autres de pouvoir dire : « J'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé. » Plus ils seront soumis à leur Chef suprême, plus ils seront capables de s'affranchir de toute fausse autorité, et de contribuer à la marche du vrai progrès.

II. *Etude biographique sur le père Girard*, (18 pages) par *M. O von Greyerz*.

Jean-Baptiste Girard naquit en 1765, le 17 décembre, à Fribourg. Sa mère mit au monde quinze enfants et mourut dans sa quatre-vingtième année. Jean fut confié, de bonne heure, aux soins d'un maître qui vivait avec toute la famille, puis entra dans une des écoles de sa ville natale. Il choisit lui-même la carrière ecclésiastique, et fut admis à l'âge de seize ans dans le couvent des Franciscains, de Lucerne. L'étude des mathématiques l'y occupa d'une manière assez spéciale, concurremment avec celle du latin. Son noviciat achevé, il partit pour l'Allemagne.

Nous le trouvons en 1785 à Würzbourg, complétant ses études théologiques, sondant les Ecritures en regard du système catholique, et retirant de ce travail sérieux un profit réel pour sa vie intérieure qui

resta depuis lors pénétrée de l'esprit de l'Evangile. Le prince-évêque Franz de Erthal paraît avoir exercé sur Girard une influence salutaire ; le jeune Fribourgeois reçut l'ordination des mains du prélat, et retourna dans son pays.

Ce ne fut toutefois qu'après une nouvelle absence qu'il put accepter à Fribourg la charge de prédicateur au couvent des Franciscains. Ses occupations philosophiques le mirent en rapport avec les idées de Kant, dont il appréciait surtout le côté moral. En 1799, il présenta à Stapfer un *Plan d'éducation* pour toute la Suisse. Cela le conduisit à Berne, où nous le voyons exercer les fonctions pastorales auprès de ses coréligionnaires. Dans ce poste délicat, Girard sut maintenir d'excellents rapports avec le clergé protestant. Du reste, son idéal fut toujours l'union des vrais croyants, indépendamment des différences de culte. Notons bien ce trait caractéristique de son individualité ; il est tout à son honneur. Cet esprit de tolérance valut aux catholiques bernois de réels avantages dans leur position vis-à-vis de l'état.

Appelé, en 1804, à la direction de l'*Ecole primaire* (française), Girard retourna à Fribourg et remplit ses fonctions de directeur jusqu'en 1823. Le chiffre des élèves qui n'était d'abord que de 40, s'éleva dans la suite à 400, sans compter un nombre égal de jeunes filles pour lesquelles il *créa* une école, la commune n'y ayant pas songé.

La ville et le canton de Fribourg ressentirent bien vite les effets de cette direction consciencieuse et morale. Girard allait visiter les parents, recueillait les petits vagabonds, inspirait à tous l'amour de l'étude, le respect du devoir, le désir du progrès. Culture de l'esprit et du cœur, développement graduel des facultés par une méthode spéciale, soin particulier donné à l'étude de la langue maternelle, caractère chrétien et pratique de l'enseignement, tels sont les quatre facteurs (*Factoren*) du succès remarquable qu'obtint le père Girard. Cet homme était né pédagogue ; ces éléments se fondaient chez lui en une *unité* puissante, en une synthèse féconde. C'est là ce qui lui valut ses succès, plus encore que l'emploi de la méthode de l'*enseignement mutuel* à laquelle il fit porter tous ses fruits.

Quelque chose manquait à sa gloire : l'opposition, la persécution. Tout cela lui vint des jésuites, appelés à Fribourg en 1818. La calomnie, le fanatisme furent mis en œuvre contre lui ; les jésuites sont coutumiers du fait. Il tint tête à l'orage, il se défendit ; il eut confiance en Dieu et en sa cause.... Mais l'autorité supérieure abolit la méthode qu'employait Girard (4 juin 1823 ; 79 voix contre 35), et celui-ci se retira à Lucerne.

Comme professeur de philosophie et directeur de l'Ecole primaire, non moins que comme un des membres les plus actifs de la *Société helvétique d'utilité publique*, il jouit à Lucerne d'une grande influence et se disposa à publier le résultat de ses travaux. Il ne put le faire qu'une fois de retour dans sa ville natale (1835). Témoin de la chute du régime politique auquel il devait ses précédents malheurs (1847), il ne chercha pas à rentrer dans la vie publique. Il mourut le 6 mars 1850, âgé de quatre-vingt-deux ans, aimé, honoré, regretté de ses concitoyens.

Favorablement accueillies, en Russie, en France, en Italie, les idées du père Girard trouvèrent peut-être moins d'écho en Suisse. Toutefois Naville introduisit la méthode de son confrère dans son institut de Vernier (près Genève.)

Bienveillance, douceur, impartialité, haute intelligence, voilà les quatre mots qui résument le mieux le caractère et l'individualité du célèbre pédagogue. « *Efforçons-nous de bien penser, car c'est le vrai principe de la morale;* » Pascal l'avait dit; Girard put le dire après lui. Tous ses travaux tendirent vers ce but; donnons-en la liste en terminant :

Discours scolaires (prononcés de 1817-1822.)
Notice sur l'institut de Pestalozzi;
Grammaire ;
Mémoires ;
Cours éducatif de langue maternelle (1845-1846.)

Ce sont là les plus importantes de ses *œuvres pédagogiques.*

J.-L. Boissonnas.

PHILOSOPHIE.

La philosophie des écoles italiennes.

Revue bimestrielle contenant les Actes de la Société promotrice des Etudes philosophiques et littéraires [1].

Enfin, me voici en état de répondre à l'un des désirs les plus vifs de la direction du *Compte-rendu*, savoir de faire connaître à nos lecteurs une Revue philosophique italienne! C'est la seule qui existe et elle n'existe que depuis un an et demi. Elle est née au sein de la

[1] *La Filosofia delle Scuole Italiane.* Rivista Bimestrale, contenente gli Atti della Società Promotrice degli Studj Filosofici e Letterarj. Firenze, M. Cellini. 1870-1871.